



# LES DOUZE PRINCESSES

DANSANTES

---

## I

**A**u temps jadis, il y avait, au hameau de Montignies-sur-Roc, un petit vacher, sans père ni mère, qui s'appelait Michel et qu'on appelait le Badelot, parce qu'en menant ses vaches par les wareschaix ou terrains vagues, il allait toujours bayant aux corneilles.

Comme il avait la peau blanche, les yeux bleus et les cheveux blonds tout crôlés, — j'ai voulu dire tout frisés, — les fillettes du hameau lui criaient souvent :

— Hé! Badelot, à quoi busies-tu ?

— A rien, répondait Michel, et il passait son chemin sans les regarder.

La vérité est qu'il les trouvait laides avec leur cou hâlé, leurs grosses mains rouges, leurs cotterons de sayette et leurs sabots.

Michel avait ouï conter qu'il existait par le monde des jeunes filles au cou blanc, aux mains mignonnes, habillées de soie et de dentelles, qu'on nommait des princesses, et, tandis qu'assis autour du feu ses compagnons voyaient, comme on dit, vaches noires en bois brûlé, lui rêvait au bonheur d'épouser une princesse.

## II

Une fois, devers la mi-août, sur le coup de midi, comme le soleil dardait, après avoir dîné de son briquet de pain sec, il s'endormit sous un chêne et rêva qu'il avait devant les yeux une belle dame en robe de drap d'or.

Cette dame lui dit :

— Va au château de Belœil; tu épouseras une princesse.

Le soir, le petit vacher raconta son rêve aux gens de la ferme. Il ne semblait pas trop répugner à sui-

vre le conseil de la dame à la robe de drap d'or. Les bonnes gens se moquèrent du Badelot, comme de raison.

Le lendemain, à la même heure, il s'endormit de nouveau sous le même arbre ; la dame lui apparut et lui dit pour la seconde fois :

— Va au château de Belœil ; tu épouseras une princesse.

Michel raconta encore son rêve, et on lui rit au nez de plus belle.

— N'importe ! fit-il, si la dame m'apparaît une troisième fois, je lui obéirai.

Le jour suivant, on ne fut pas peu surpris à Montignies-sur-Roc, quand vers deux heures on ouït crier :

Au rallô ! au rallô !  
Les vaques et les veaux !

C'était le petit vacher qui ramenait son troupeau à l'étable.

Le fermier entra contre lui en grande colère, mais il répondit simplement : — Je pars ! fit son paquet, dit adieu à tout le monde et partit résolûment.

Il y eut une vive rumeur dans le hameau et, du haut de la butte, les gens regardèrent, en riant à se tenir les côtes, le Badelot qui arpentait bravement la vallée de l'Honneau, son paquet au bout d'un bâton.

Il y avait de quoi.

## III

C'était, en effet, une chose bien connue à vingt lieues à la ronde qu'il se trouvait au château de Belœil douze princesses merveilleusement belles, mais non moins fières, et d'ailleurs si délicates et si vraiment princesses, que si on avait mis un pois au fond de leur lit, elles l'auraient senti à travers dix matelas.

On racontait encore qu'elles menaient une vraie vie de princesse, dormant la grasse matinée et ne se levant qu'à midi. Elles avaient douze lits, tous dans la même chambre et, chose étonnante ! bien qu'on les enfermât à triples verrous, chaque matin on trouvait leurs souliers de satin usés.

Quand on leur demandait ce qu'elles avaient fait durant la nuit, elles répondaient qu'elles avaient dormi. On n'avait, en effet, ouï aucun bruit dans leur chambre, et on ne pouvait comprendre comment leurs souliers s'usaient ainsi tout seuls.

Le duc de Belœil avait fait publier à son de trompe que quiconque découvrirait comment ses filles usaient leurs souliers, choisirait une épouse parmi elles.

Une foule de princes s'étaient présentés pour

•

courir l'aventure : ils avaient veillé derrière la porte entr'ouverte des princesses, mais le lendemain matin on ne les avait plus revus, et nul n'aurait pu dire ce qu'ils étaient devenus.

En arrivant au château, Michel s'en fut droit chez le jardinier et lui offrit ses services. Celui-ci venait juste à point de renvoyer son garçon.

Quoique le Badelot ne lui parût pas un gars bien dru, il l'embaucha, pensant qu'il plairait aux princesses par sa jolie figure et ses blonds cheveux crôlés.

Il le prévint tout d'abord qu'à l'heure du lever il devait leur porter à chacune un bouquet.

Michel estima que ce n'était point ce qu'il aurait à faire de plus désagréable.

Il se posta donc devant l'huis des princesses avec ses douze bouquets dans une corbeille. Il en présenta un à chacune des sœurs, et elles le prirent fièrement, sans regarder le garçonnet; mais Lina, la plus jeune, fixant sur lui ses grands yeux de velours, s'écria :.

— Oh ! qu'il est mignon, notre nouveau bouquetier !

Les autres partirent d'un éclat de rire et la sœur aînée lui remontra qu'une princesse ne devait point abaisser ses regards sur un garçon jardinier.

Michel n'ignorait pas ce qu'on racontait des prétendants. Grâce aux beaux yeux de la princesse Lina, il n'en ressentit pas moins un violent désir de tenter l'entreprise.

Par malheur il n'osait s'offrir, craignant qu'on ne se moquât de lui et même que, pour prix de son outrecuidance, on ne le mît à la porte.

## V

Cependant le Badelot eut un nouveau rêve. La dame à la robe de drap d'or lui apparut tenant d'une main deux jeunes lauriers — un laurier-cerise et un laurier-rose ; — de l'autre, une petite pioche en or, un petit seau d'or et un essuie-mains en soie. Elle lui dit :

— Plante ces deux lauriers dans deux grands pots, pioche-les avec la piochette, arrose-les avec le seau et essuie-les avec l'essuie-mains. Puis, quand ils auront atteint la taille d'une garcette de quinze

ans, dis à chacun d'eux : « Mon beau laurier, avec la piochette en or je t'ai pioché, avec le petit seau d'or je t'ai arrosé, avec l'essuie-mains en soie je t'ai essuyé. » Demande ensuite ce qu'il te plaira, les lauriers te le donneront.

Michel remercia la dame à la robe de drap d'or et, à son réveil, trouvant les deux lauriers, il exécuta de point en point ce qu'elle lui avait recommandé.

Les arbrisseaux grandirent vite, et quand ils eurent atteint la taille d'une fillette de quinze ans, il dit au laurier-cerise :

— Mon beau laurier-cerise, avec la piochette en or je t'ai pioché, avec le petit seau d'or je t'ai arrosé, avec l'essuie-mains en soie je t'ai essuyé. Donne-moi un moyen de me rendre invisible.

Aussitôt parut sur le laurier une jolie fleur blanche. Michel la cueillit et l'attacha à sa boutonnière.

## VI

Le soir, quand les princesses montèrent se coucher, il les suivit à pieds déchaux pour faire moins de bruit, et se cacha sous un des douze lits afin de laisser la place libre.

Les princesses se mirent aussitôt à ouvrir leurs

armoires et leurs cartons ; elles en retirèrent des parures magnifiques, s'habillèrent devant leurs miroirs, et se tournèrent en tous sens pour admirer leurs toilettes.

De sa cachette Michel ne pouvait rien voir, mais il pouvait entendre, et il entendait les princesses rire et sauter de plaisir. Enfin, l'aînée dit :

— Dépêchons-nous, mesdemoiselles, nos danseurs vont s'impatienter.

Au bout d'une heurette, quand le Badelot n'ouït plus autant de bruit, il risqua un œil et vit les douze sœurs superbement parées, ayant aux pieds leurs souliers de satin et aux mains les bouquets qu'il leur avait apportés.

— Êtes-vous prêtes ? demanda l'aînée.

— Oui, répondirent en chœur les onze autres, et elles se rangèrent à la file derrière elle.

L'aînée alors frappa trois fois dans ses mains et une trappe s'ouvrit. Toutes les princesses disparurent par un escalier dérobé, et Michel se hâta de les suivre.

Comme il marchait sur les talons de la princesse Lina, il mit par mégarde le pied sur sa robe.

— Il y a quelqu'un derrière moi, cria la princesse ; on retient ma robe.

— Petite sottise ! répondit l'aînée ; tu as toujours peur ; c'est quelque clou qui a accroché ta robe.

## VII

Elles descendirent, descendirent, descendirent et arrivèrent enfin dans un corridor au bout duquel était une porte fermée au loquet. L'aînée l'ouvrit et on se trouva dans un ravissant petit bois dont les feuilles étaient pailletées de larmes d'argent qui luisaient aux rayons d'une lune éclatante.

On traversa ensuite un autre boqueteau qui avait des feuilles piquetées d'or, puis un troisième où étincelaient des feuilles semées de diamants.

Enfin le Badelot aperçut un grand lac et, au bord de ce lac, douze petits bateaux pavoisés où se tenaient douze princes qui, la rame à la main, attendaient les princesses.

Chacune d'elles entra dans un bateau, et Michel se glissa dans celui de la plus jeune. Les barques filèrent rapidement, mais celle de Lina, plus chargée que les autres, resta en arrière.

— Nous n'allons pas, dit la princesse, aussi vite qu'à l'ordinaire. Qu'est-ce qu'il y a donc ?

— Je ne sais, répondit le prince. Je rame pourtant de toutes mes forces.

De l'autre côté du lac, le petit jardinier vit un

beau château brillamment illuminé, d'où sortait une joyeuse musique de violons, de timbales et de trompettes.

On ne tarda point à y aborder et la compagnie sauta hors des barques. Après les avoir amarrées, les princes offrirent leur bras aux princesses et entrèrent dans le château.

## VIII

Michel les suivit et pénétra derrière eux dans la salle du bal. Ce n'étaient que lustres, torchères, glaces, tentures de damas, corbeilles de fleurs. Le Badelot en resta tout ébloui.

Il se tenait dans un coin, admirant la grâce et la beauté des princesses. Il y en avait de brunes, de blondes, de châtain-clair, de châtain-foncé et d'autres aux cheveux d'or. Jamais on ne vit sur la terre une si belle réunion de princesses ; mais celle qui paraissait au vacher la plus belle et la plus aimable, c'était la petite princesse brune aux yeux de velours.

Avec quelle ardeur elle dansait ! Penchée sur l'épaule de son cavalier, elle se laissait emporter comme dans un tourbillon. Ses joues s'empourpraient, ses yeux étincelaient, et l'on voyait sans

peine que la danse était pour elle le plaisir le plus enivrant.

Le pauvre garçonnet enviait le sort des beaux cavaliers au bras de qui elle dansait avec tant de grâce : il ne se doutait pas combien sa jalousie avait peu de fondement.

Ces beaux cavaliers étaient, en effet, les princes qui, au nombre de plus de cinquante, avaient entrepris de dérober le secret des princesses. Celles-ci leur avaient fait boire un philtre qui glaçait le cœur et ne laissait d'amour que pour la danse.

## IX

On dansa jusqu'au moment où les souliers des princesses furent troués. Quand le coq chanta pour la troisième fois, les violons s'arrêtèrent, et des négrillons servirent un délicieux souper consistant en couques sucrées, craquelins, gaufres, rondelins, carrés de Lille et autres friandises qui forment, on le sait, l'ordinaire des princesses.

Après le souper, les danseuses regagnèrent leurs bateaux, et le Badelot monta dans celui de l'aînée. On traversa de nouveau le bois aux feuilles paille-

tées de diamants, celui dont les feuilles étaient piquées d'or et celui où elles étaient semées de gouttelettes d'argent.

Comme preuve de ce qu'il avait vu, le jeune gars cassa une petite branche à un arbre du dernier bouqueteau. Lina se retourna au bruit que fit la branchette.

— Quel est ce bruit ? dit-elle.

— Ce n'est rien, répondit la sœur aînée. C'est le cri de l'effraie qui niche dans les tours du château.

Michel prit alors les devants, remonta vivement l'escalier, arriva dans la chambre des princesses, ouvrit la fenêtre, descendit le long de la vigne qui tapissait le mur et, comme le ciel commençait à blanchir, il se mit à sa besogne.

## X

Quand il fit les bouquets, Michel cacha la branchette aux feuilles piquetées d'argent dans celui qu'il présenta à la petite princesse.

Lina, en la découvrant, fut fort étonnée. Elle ne dit rien à ses sœurs, mais lorsque, en se promenant à l'ombre des charmilles, elle rencontra le jeune gars, elle s'arrêta comme pour lui parler, puis elle continua brusquement son chemin.

Le soir, les douze sœurs allèrent encore au bal; le Badelot les suivit de nouveau et traversa le lac dans le bateau de Lina. Ce fut le prince qui, cette fois, se plaignit que le bateau lui semblât lourd.

— C'est la chaleur, répondit la princesse. Il me semble aussi qu'il fait bien chaud.

Durant tout le bal, elle chercha des yeux le petit jardinier, mais en vain.

En revenant, Michel cueillit une branche dans le boqueteau aux feuilles pailletées d'or et, cette fois, ce fut l'aînée des princesses qui entendit le bruit que fit la branche en se cassant.

— Ce n'est rien, lui dit Lina; c'est le cri de l'effraie qui niche sur les tours du château.

## XI

A son lever, elle trouva le rameau dans son bouquet. Quand les sœurs descendirent, elle resta un peu en arrière et demanda au petit vacher :

— D'où vient cette branche d'arbre?

— Mademoiselle le sait bien, répondit Michel.

— Ainsi, tu nous à suivies?

— Oui, princesse.

— Comment as-tu fait? Nous ne t'avons pas vu.

— Je me suis caché, répondit simplement le Badelot.

La princesse se tut un instant, puis tout à coup :

— Tu as notre secret, dit-elle. Garde-le; voici pour payer ta discrétion.

Et elle jeta au garçonnet une bourse pleine d'or.

— Je ne vends pas mon silence, répondit Michel; et il s'éloigna sans ramasser la bourse.

Durant trois nuits, Lina ne vit et n'ouït rien d'extraordinaire; la quatrième, elle entendit du bruit dans le bois aux feuilles pailletées de diamants. A midi, il y avait une branche dans son bouquet.

Elle prit à part le Badelot et lui dit d'une voix dure :

— Tu sais de quel prix mon père a promis de payer notre secret?

— Je le sais, princesse, répondit Michel.

— Que ne vas-tu le lui livrer?

— Ce n'est point mon idée.

— Tu as peur?

— Non, princesse.

— Alors, d'où vient ta discrétion?

Michel ne répondit rien.

## XII

Les sœurs de Lina l'avaient vue causant avec le petit jardinier, et elles se moquaient de leur cadette.

— Qui empêche que tu ne l'épouses ? lui disait la sœur aînée ; tu seras jardinière, c'est un joli métier. Tu habiteras une chaumière au bout du parc, tu aideras ton mari à tirer de l'eau du puits et, à notre lever, c'est toi qui nous apporteras nos bouquets.

La princesse Lina était furieuse. Quand le Badelot lui remettait son bouquet, elle le recevait de l'air le plus dédaigneux.

Michel le lui présentait respectueusement ; jamais il ne levait les yeux sur elle, mais presque toute la journée, elle le sentait à ses côtés sans le voir.

Une après-midi, elle résolut de s'en ouvrir à sa sœur aînée.

— Quoi ! fit celle-ci, ce drôle a notre secret, et tu as tardé si longtemps à m'en avertir ! Je vais de ce pas nous en débarrasser.

— De quelle façon ?

— Parbleu ! en le faisant conduire dans la tour aux oubliettes.

C'est ainsi qu'au temps jadis les belles princesses se débarrassaient des gens trop curieux.

Chose étonnante ! la sœur cadette ne goûta nullement cette manière de fermer la bouche au garçonnet qui, d'ailleurs, ne disait rien.

### XIII

On convint de soumettre la question aux dix autres sœurs. Toutes partagèrent l'avis de l'aînée. La cadette alors déclara que, si on touchait un cheveu du petit jardinier, elle irait elle-même révéler à leur père le secret des souliers usés.

Enfin, il fut décidé qu'on inviterait Michel à tenter l'épreuve, qu'on l'emmènerait au bal et qu'à la fin du souper on lui verserait le philtre qui devait l'enchanter comme les autres.

On fit venir le Badelot et on lui demanda comment il s'y était pris pour percer le mystère ; mais il resta muet.

Alors, d'un ton impérieux, l'aînée des sœurs lui transmit l'ordre du conseil. Il répondit simplement :

— J'obéirai.

Il venait d'assister invisible à la séance et avait

tout entendu ; il était résolu à boire le philtre et à se sacrifier ainsi au bonheur de celle qu'il aimait.

Ne voulant point faire au bal plus mauvaise figure que les autres danseurs, il se rendit sur-le-champ auprès de ses lauriers et dit :

— Mon beau laurier-rose, avec la piochette en or je t'ai pioché, avec le petit seau d'or je t'ai arrosé, avec l'essuie-mains en soie je t'ai essuyé. Habille-moi comme un prince.

Une belle fleur rose parut. Michel la cueillit et se trouva tout à coup vêtu de velours noir comme les yeux de la petite princesse, avec une toque, une aigrette en diamant et une fleur de laurier-rose à la boutonnière.

Le soir, il se présenta ainsi paré devant le duc de Belœil et obtint la permission de veiller pour découvrir le secret de ses filles. Il avait si bonne mine qu'on eut peine à le reconnaître.

#### XIV

Les douze princesses montèrent se coucher. Michel les suivit, attendit derrière la porte entr'ouverte et parut au signal du départ.

Il ne se mit point dans le bateau de Lina ; il donna

le bras à l'aînée des sœurs, dansa tour à tour avec chacune d'elles, et le fit de si belle grâce que tous en furent ravis.

Le moment vint de danser avec la petite princesse : il s'en acquitta le mieux du monde, mais n'osa lui adresser la parole.

Pendant qu'il la reconduisait à sa place, elle lui dit d'un ton moqueur :

— Vous voilà au comble de vos vœux : on vous traite comme un prince.

— Ne craignez rien, répondit doucement le Badelot, vous ne serez point jardinière.

La petite princesse le regarda d'un air effaré, et il s'éloigna sans attendre la réponse.

Lorsque les souliers de satin furent usés, les violons s'arrêtèrent et les négrillons dressèrent la table. Michel fut placé à la droite de la sœur aînée, en face de la cadette.

On lui servit les mets les plus exquis, on lui versa les vins les plus capiteux ; pour mieux lui tourner la tête, on lui prodigua les compliments les plus flatteurs.

Il ne se laissa enivrer ni par les vins ni par les compliments.

XV

Enfin, la sœur aînée fit un signe, et l'un des pages noirs apporta une grande coupe d'or.

— Le château enchanté n'a plus de secrets pour vous, dit-elle au Badelot. Buvons à votre triomphe!

Il jeta un dernier regard sur la petite princesse et porta la coupe à ses lèvres, sans pâlir.

— Ne bois pas! s'écria tout à coup la princesse. J'aime mieux être jardinière.

Et elle fondit en larmes.

Michel jeta derrière lui le contenu de la coupe, franchit la table d'un bond et tomba aux pieds de Lina.

Tous les princes tombèrent également aux genoux des princesses, qui choisirent chacune un époux et lui donnèrent la main pour le relever. Le charme était rompu.

Les douze couples remontèrent dans les barques, qui firent plusieurs voyages pour passer les autres princes.

Tous traversèrent ensuite les trois boqueteaux et, quand ils eurent franchi la porte du souterrain, ils

entendirent un grand bruit, comme si le château enchanté s'écroulait.

On se rendit droit à la chambre du duc de Belœil, qui justement venait de s'éveiller. Michel tenait à la main la coupe d'or, et il révéla le secret des souliers usés.

— Choisis donc, dit le duc, celle que tu préfères.

— Mon choix est fait, répondit le petit jardinier, et il offrit la main à la petite princesse, qui rougit et baissa les yeux.

Huit jours après, il l'épousa, et chacune des princesses épousa un des princes désenchantés.

## XVI

La princesse Lina ne devint pas jardinière, et ce fut le Badelot qui, au contraire, devint prince; mais avant la cérémonie, la fiancée exigea que son futur lui contât comment il s'y était pris pour découvrir le mystère.

Il lui montra les deux lauriers qui l'avaient aidé. En fille prudente et avisée, elle jugea qu'ils donneraient à son époux un trop grand avantage sur sa femme. Elle les coupa par le pied et les jeta au feu.

Et de là vient que les fillettes de chez nous et d'ailleurs chantent :

Nous n'irons plus au bois,  
Les lauriers sont coupés

en dansant des rondes, l'été, par les clairs de lune.

